

Expansion et famines chez les Inuit " Caribous ". Le scénario et ses interprétations

Yvon Csonka

Volume 16, Number 2, 1992

Crises de subsistance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015215ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015215ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Csonka, Y. (1992). Expansion et famines chez les Inuit " Caribous ". Le scénario et ses interprétations. *Anthropologie et Sociétés*, 16(2), 15–35.
<https://doi.org/10.7202/015215ar>

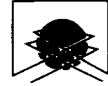
Article abstract

Expansion and Stancation among the Caribou Inuit The Scénario and Its Interprétations

Well documented, the économie, social and démographie history of the " Caribou " Inuit during the last three centuries exhibits gréât transformations. It doesn't verify the common opinion according to which aboriginal North American populations interacted harmoniously with their environment, regulating theirgrowth and exploiting resources with modération. Is the example given hère typical or exceptional ? An attempt is made to answer, which entails the discussion of connected problems, such as the changes attributable to contacts with Whites, the nature of démographie explanations, and the exploitative behaviors of the Caribou Inuit.

EXPANSION ET FAMINES CHEZ LES INUIT « CARIBOUS » Le scénario et ses interprétations

Yvon Csonka



Les spécialistes de l'Arctique ont longtemps tenté de prouver la stabilité économique et démographique des sociétés aborigènes, cherchant des arguments dans la profonde continuité culturelle avec le passé préhistorique. Cependant, lorsque nous passons des reconstructions évolutionnistes générales à des données détaillées concernant des sociétés arctiques particulières, notre vision se modifie radicalement.

Krupnik 1988 : 103-104 ; ma traduction

Archéologues et anthropologues remettent généralement aujourd'hui en cause « the emerging picture of hunter-gatherers as existing in a stable, secure, and relatively benign relationship with the environment » (Netting 1977 : 17). Les premiers cependant, s'ils soupçonnent la récurrence de crises de subsistance parmi certaines des populations qu'ils étudient, peuvent difficilement en documenter les circonstances et les effets (pour l'Arctique, par exemple McGhee 1974 : 179 ; Plumet 1983 : 909). Quant aux méthodes ethnographiques, leur focalisation sur un seul cycle annuel ne leur permet à elles seules ni la mise en perspective de la situation observée dans un éventuel cycle à moyen terme d'oscillation entre les extrêmes de l'abondance et de la famine, ni l'étude des changements sociaux et culturels liés à ces modifications de la base de subsistance. De plus, pénuries et famines sont généralement considérées comme des circonstances « anormales », « atypiques », « exceptionnelles », etc., si bien qu'elles demeurent mal étudiées. Les ethnographes ont longtemps préféré présenter leurs observations comme celles de situations « stables » et « typiques », même lorsque tout suggérait qu'une interprétation dynamique en rendrait mieux compte (notamment Birket-Smith 1929a, 1929b et Rasmussen 1930 à propos des Inuit Caribous).

Les Inuit Caribous de l'ouest de la baie d'Hudson (Subarctique et Arctique central canadien) fournissent un bon exemple de variabilité d'une économie de subsistance. La documentation écrite est suffisante pour reconstruire les grandes lignes de leur histoire démographique, économique et sociale sur plus de trois

siècles ; je l'ai complétée par la récolte de témoignages oraux (voir Csonka 1991)¹. Cette histoire, à partir d'une longue phase de pénurie au XVII^e siècle, est marquée par la succession d'une période d'expansion et d'aisance, puis de famines catastrophiques et de disette chronique. De plus, la littérature qu'ils ont inspirée témoigne des problèmes liés à la prise en compte ou à l'ignorance de ces variations de leur démographie et de leur subsistance.

D'excellentes études sur l'histoire économique et sociale des Inuit Caribous sont parues, aussi est-il possible aujourd'hui d'en proposer un scénario très éloigné de celui de Birket-Smith (1929b)², mais solidement appuyé par la documentation archéologique et historique ; dans ses grandes lignes, il ne prête plus à controverse. Les interprétations des variations démographiques et des transformations de la subsistance demeurent par contre chancelantes sous certains aspects. L'impact des Inuit sur leur milieu et la part de l'influence des Blancs aux changements font l'objet d'interprétations divergentes. La croissance démographique des Inuit Caribous n'a encore jamais été jugée digne d'interrogations, encore moins d'explications. Le changement étant manifeste et important, comment le réconcilier avec la doctrine de la relation harmonieuse des autochtones avec la nature ? Le cas représente-t-il la proverbiale exception qui confirme la règle ou implique-t-il une réduction du champ d'application de certains modèles ? Il ne s'agira pas, au moment de conclure, d'établir fermement tel ou tel axiome ; mais plutôt, en confrontant diverses interprétations, de contribuer à une mise en doute de quelques opinions standardisées.

Le scénario

Des Thuléens de l'ouest de la baie d'Hudson aux Inuit Caribous

Loin d'avoir vécu pendant des millénaires dans la toundra, à l'ouest de la baie d'Hudson, en y subsistant essentiellement de chasse au caribou, comme les premières théories cherchaient à l'établir³, les Inuits « Caribous » s'y sont fixés à partir du milieu du XIX^e siècle seulement, venant de la mer. On suppose qu'au XVII^e siècle, la population d'origine thuléenne dont ils sont les descendants, comme tous les autres Inuit historiques, parvenait de plus en plus difficilement à

-
1. Mes recherches sur le terrain et aux archives ont été financées entièrement par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. Je remercie en particulier, pour leurs commentaires sur les travaux qui ont mené à la rédaction de cet article, MM. Ernest S. Burch, Jr., Louis-Jacques Dorais, Jean-Claude Gardin, Bernard Saladin d'Anglure et François Trudel.
 2. Burch (1972, 1977, 1978, 1986, 1988) en particulier y a contribué. Pour une discussion des sources et des commentaires, et une bibliographie étendue, voir Csonka (1991). Les Inuit Caribous ont fait l'objet d'une ethnographie détaillée sous les plumes de Birket-Smith (1929a) et de Rasmussen (1930), qui ont affublé de ce qualificatif collectif cinq groupes socio-territoriaux dont la dépendance envers le caribou les avait frappés. Les observations ont été recueillies dans le cadre de la Cinquième Expédition de Thulé en 1922-23. Burch (1986 : 129 ; 1988 : 90-92) expose le manque d'attention des deux auteurs aux circonstances historiques. J'ai présenté ailleurs l'architecture logique du schéma historique de Birket-Smith (Csonka 1986).
 3. Les découvertes archéologiques faites par les membres de la Cinquième Expédition de Thulé leur permettaient d'apprécier le contraste entre le mode de vie préhistorique récent en bord de mer et celui observé ethnographiquement dans la même région, mais Birket-Smith (par ex. 1929a : 97) en a conclu, à tort, à un remplacement de population.

assurer sa subsistance en exploitant surtout les ressources du littoral, que ce soit à l'ouest de la baie d'Hudson (Clark 1977 : 149; Burch 1978 : 23) ou sur la côte arctique (Burch 1978 : 23-24; McGhee 1972 : 120-125). Les résultats des fouilles archéologiques suggèrent la probabilité d'un déclin démographique et d'un retrait vers les confins septentrionaux du littoral occidental de la baie d'Hudson. Les ancêtres des Inuit Caribous étaient peu nombreux (personne n'avance de chiffre, mais on soupçonne qu'ils n'étaient guère plus d'une centaine), et ne formaient pas une communauté prospère dans l'intervalle entre la découverte de leur région (1620) et le premier contact documenté (1718)⁴. Sur la côte ouest de la baie d'Hudson, les vestiges de la culture thuléenne n'évoquent pas l'aisance qu'on prête généralement à ses représentants ailleurs : elle est qualifiée par les archéologues de « modifiée ».

Partiellement abandonnée par les Amérindiens dès la fin du XVIII^e siècle, la toundra de l'arrière-pays offrait de nouvelles possibilités d'expansion aux Inuit de la côte ouest de la baie d'Hudson. Ils commencèrent à la fréquenter et une partie d'entre eux s'y installèrent à demeure vers le milieu du XIX^e siècle. Ils y exploitaient non seulement le caribou (et toujours, dans une mesure restreinte, le poisson, les petits gibiers et les volatiles), mais aussi le bœuf musqué, qui fournissait une part importante de leur subsistance, particulièrement chaque fois que le caribou faisait défaut. Entamée au début du XIX^e siècle, la croissance démographique de la population s'est vigoureusement poursuivie jusqu'au début du XX^e : pendant un bon siècle, le taux d'accroissement atteignait probablement la valeur moyenne élevée de 1,2% par an, qui correspond à un doublement de population tous les 62 ans environ (Csonka 1991 : 132-133). Elle s'est accompagnée de scissions en groupes socio-territoriaux distincts : un seul au XVIII^e siècle, six vers 1910. Les territoires de deux d'entre eux ne bordaient pas la mer : les membres des quatre autres fréquentaient le littoral chaque printemps pour y chasser les mammifères marins. Les ethnographes ont été frappés par le peu d'intérêt de ces derniers pour les mammifères marins : ils n'en consommaient pas la viande, qui était donnée aux chiens, et n'en brûlaient pas l'huile ; seules les peaux étaient recherchées⁵. Les échanges entre les groupes fréquentant saisonnièrement le littoral et ceux de l'intérieur étaient très limités et l'on ne peut à aucun moment parler d'interdépendance entre les deux populations, comme ce fut le cas au nord de l'Alaska, par exemple.

Les grandes famines

Même au cours du XIX^e siècle, il ne faut pas imaginer que la sécurité matérielle — sans laquelle la croissance démographique soutenue n'aurait pas été possible — puisse être interprétée comme une abondance permanente. Dans son

-
4. Je laisse ici de côté l'hypothèse proposée par Burch (1978) d'une immigration d'Inuit du Cuivre venus de la côte arctique vers la fin du XVII^e siècle, et qui aurait supplanté la population locale. Bien que non documentée, elle est plausible.
 5. Voir Birket-Smith (1929a : 96-97) ; et Burch (1986 : 122, 1988 : 87, 1991b : 23-25). Mais ces observations proviennent toutes du groupe le plus méridional, les Paallirmiut ; les autres Inuit Caribous fréquentant saisonnièrement la côte de la baie d'Hudson ont continué à faire un plus grand usage des mammifères marins.

ouvrage classique sur le sujet, Sahlins (1976 : 38, 78) montre d'ailleurs bien que l'économie d'abondance est un état d'esprit plus qu'une totale absence de difficultés économiques. La vie des Inuit Caribous, on l'a souvent relevé, était particulièrement spartiate. Faute d'huile de mammifères marins, l'iglou n'était pas chauffé ; le quotient chiens/humains, un bon indicateur de prospérité, était généralement peu élevé, rarement plus de trois chiens par chasseur. Les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson contiennent de nombreuses références à la disette et à la mort par famine chez les Inuit Caribous au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle (Csonka 1991 : tableau 3). Il arrivait fréquemment qu'un groupe se trouve momentanément sans ressources alimentaires : ces incidents étaient partie intégrante du mode de vie et tout indique que les Inuit, et leurs voisins amérindiens Chipewyan qui dépendaient également du caribou, n'en faisaient pas grand cas⁶. Polanyi commente ainsi l'institutionnalisation de la rareté dans l'économie de marché : « On a mis à nu notre bestiale dépendance à l'égard de la nourriture et donné libre cours à la peur élémentaire de la famine. On a délibérément aggravé notre humiliant assujettissement aux choses matérielles, que toute culture a précisément pour but d'alléger » (cité par Sahlins 1976 : 69). L'attitude des Inuit Caribous et de leurs voisins Chipewyan « Mangeurs de caribous » exemplifie cette libération de l'obsession d'un approvisionnement infaillible en denrées alimentaires. Ainsi, il faut être attentif aux « sémantiques contextuelles » des textes d'archives relatifs à la famine, relevées par Black-Rogers (1987). On ne peut établir avec précision ce que recouvrent les expressions « greatest distress », « destitution bordering on starvation », « wretched starving state », ou « very starving condition » (que j'ai relevées dans les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, concernant les Inuit Caribous et les Chipewyan entre 1869 et 1899). Elles témoignent que des autochtones étaient parfois affamés, et d'autres passages indiquent que certains ont succombé, mais elles ne doivent pas porter à conclure que l'économie inuit ou chipewyan était généralement précaire ou en faillite à cette époque⁷. Selon le rapport d'un policier en poste à Eskimo Point en 1926, soit après les grandes famines que j'évoquerai sous peu, les Inuit « did not appear to treat the

-
6. Les Chipewyan dits « Mangeurs de caribous » dépendaient du caribou dans une mesure comparable aux Inuit Caribous, et cela depuis bien plus longtemps. Concernant l'incertitude de cette subsistance, les fréquents épisodes de disette et leur attitude d'indifférence face à la famine, voir les citations et le commentaire de Hearne par Burch (1991a : 444), et l'analyse de Black-Rogers (1987 : partic. 644-645). Les commentaires sur la littérature primaire les concernant manifestent d'ailleurs bien l'ambiguïté du jugement sur la prospérité de leur économie. Ainsi, selon Yerbury qui puise également dans le classique de Hearne, « historical descriptions of their original habitat portray it as a rich life sustaining environment » (1976 : 248). Smith parle même de « société d'abondance » et de « jardin d'Eden subarctique » (1978 : 68). Les deux avis sont vrais simultanément : les Chipewyan souffraient fréquemment de la faim, mais dans l'ensemble vivaient d'une manière qui les satisfaisait pleinement ; les marchands de fourrures s'irritaient fréquemment de leur manque d'intérêt pour les biens échangeables contre des fourrures.
7. Les Inuit, eux, distinguent l'inconfort lié à la sensation de faim (*kaugjuaq*, la grande faim), la mort par famine (*pirliqtuq*, une personne meurt de faim), et le processus qui y mène (*pirliliqtuq*, une personne est en train de mourir de faim). Rappelons-nous ici, comme Freeman et d'autres l'ont aussi remarqué, que dans certains cas, « concerns about food are expressed more in respect to threatened, or imagined, shortages of preferred food, rather than in respect to the fear of outright starvation » (1984 : 48).

starvation question seriously [...] to speak of starvation to them appeared to be by no means a matter of great importance » (ANC 1926).

Les données laissent cependant pressentir que les Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson, après leur installation dans l'arrière-pays, devenaient particulièrement vulnérables aux pénuries alimentaires. Ils avaient décimé les bœufs musqués, seule ressource fiable lorsque les caribous leur faisaient défaut. Ils n'exploitaient pas efficacement le poisson, pour différentes raisons connues (Birket-Smith 1929a : 118; Burch 1986 : 121-122; Csonka 1991 : 338-341) : ceux qui fréquentaient la mer en saison sous-utilisaient les produits qu'ils en obtenaient. Ainsi s'est accrue la dépendance d'une population croissante, qui atteignait peut-être 1500 individus vers 1910, envers une ressource unique, le caribou. Apparemment, les effectifs des troupeaux diminuèrent brusquement. Il est possible que quelques années de climat instable, et qu'un incident atmosphérique, sous la forme d'une pluie givrante qui recouvrit la végétation d'une croûte glacée en novembre 1919, soient responsables de la disparition des caribous dans une grande partie du territoire des Inuit Caribous (Burch 1986 : 129, 1991b : 26; Csonka 1991 : 68, note 1; voir Freeman 1984 : 41). Quoi qu'il en soit, comme nous le verrons, les biologistes soupçonnent l'existence d'un cycle des populations de caribous, qui demeure mal connu.

En une décennie, à partir de 1917, la population inuit fut réduite des deux tiers par les famines : ses effectifs n'étaient plus que d'un demi-millier en 1926⁸. Les famines prenaient la forme de pénuries tournantes des ressources dans toutes les régions habitées par les Inuit Caribous, qui alternaient avec de courtes périodes d'abondance. Celles-ci étaient entamées par l'impossibilité pour certains groupes, certaines années, de localiser les troupeaux de caribous, en particulier lors de leur migration vers le sud en automne, et de constituer ainsi des réserves suffisantes pour l'hiver. Au cours de la saison froide, les chiens devaient être éliminés, ce qui réduisait la mobilité nécessaire pour aller chasser ou obtenir du secours. Le processus se poursuivait par l'affaiblissement des humains et la restriction concomitante des activités, et se terminait par la mort. Il était réversible jusqu'à un certain point, mais de nombreux décès avaient également pour cause la suralimentation après une diète prolongée.

Comme le remarque Saladin d'Anglure à propos des Inuit de l'est de la baie d'Hudson (1984a : 491), les famines étaient souvent dues à la perte de la mobilité nécessaire pour atteindre les ressources, plutôt qu'à une absence totale de celles-ci. Cela se vérifie chez les Inuit Caribous également : la disparition des chiens, qui permettent un transport rapide et sont de précieux auxiliaires de chasse, affectait la subsistance pendant autant d'années qu'il fallait pour reconstituer les attelages. La faillite de la chasse au caribou en automne signifiait non seulement le manque de nourriture, et surtout de matières grasses sans lesquelles l'organisme humain ne peut assimiler les protéines (Freeman 1984 : 45), mais aussi un manque de fourrures pour confectionner des vêtements adéquats. Si les caribous ne pouvaient être interceptés au printemps lorsqu'ils migrent vers le nord, tentes et kayaks n'étaient

8. Je révisé très légèrement les dates de 1915-1925 que donne Burch pour ce qu'il a appelé les « Grandes Famines » (1986 : 129).

pas recouverts de nouvelles peaux comme ils doivent l'être chaque année pour demeurer étanches. Sans kayaks, la grande chasse de l'automne suivant était compromise. La maladie, forçant les humains à l'immobilité, pouvait aussi déclencher le processus de famine, et souvent l'accompagnait et le renforçait, l'organisme affaibli par le manque de nourriture étant plus vulnérable aux germes. Cependant, la documentation permet difficilement d'évaluer la part d'éventuelles épidémies à la sur-mortalité pendant cette période.

Les famines affectent aussi la structure et la distribution de la population. Elles forcent à la dispersion dans l'espace, quoique la réduction du nombre de chiens l'entrave. S'il est possible qu'en cas d'extrême détresse on laisse mourir les vieillards, les filles et les femmes d'abord, les hommes aussi succombaient en nombre lorsqu'ils tentaient de chasser dans des circonstances défavorables, par mauvais temps et sans chiens : la chasse au caribou n'est pas une activité dangereuse, mais les accidents de kayak et la mort par épuisement et exposition au froid ne sont pas rares. Le recensement de Birket-Smith en 1922 (1929a : 67-68) fait apparaître une distribution par sexe déséquilibrée en faveur des jeunes garçons et, à l'âge adulte, des femmes, déséquilibre peut-être explicable par le fait que les filles se marient plus jeunes que les garçons et sont incluses dans le groupe des adultes avant eux. Lors des grandes famines, toutes les catégories de population sont touchées, les chasseurs dans la force de l'âge autant que les autres. Leur disparition affecte la subsistance du groupe pendant les années subséquentes : non seulement les très jeunes chasseurs sont moins productifs, mais la transmission des savoir-faire et des traditions s'en trouve compromise.

La dislocation des unités familiales, la dispersion territoriale, l'adoption de la traite des fourrures comme partie intégrante du mode de vie, les interventions des marchands, des missionnaires et de la police, et les famines et épidémies qui continuèrent à frapper les Inuit Caribous transformèrent leur existence en sapant ses bases traditionnelles. Un seul des groupes socio-territoriaux, séparé de ses voisins par de vastes distances, parvint à maintenir son autonomie sociale, dans des conditions de subsistance extrêmement précaires, jusqu'à son déplacement par le gouvernement en 1957-58. Ce groupe, celui des Ahiarmiut, « affords insight in the functioning of small bands of people under conditions of stress » (Irving 1968 : 50 ; voir aussi Csonka 1991 : 2^e partie). La conclusion de son histoire empêche cependant de savoir s'il aurait pu retrouver des circonstances propices à sa reproduction sociale à long terme.

Ce bref exposé fait apparaître que les Inuit Caribous et leurs ancêtres n'étaient pas caractérisés par une relation stable et homéostatique avec leur milieu, du moins pas au cours des trois derniers siècles. Laissons de côté les estimations de la population pour le XVII^e siècle, elles sont trop vagues. Au cours de la période pour laquelle on dispose d'une documentation suffisante, la population a fluctué, sans aucune migration importante, entre quelques centaines d'individus (au cours du XVIII^e siècle et après les grandes famines de 1917-1926) et un millier et demi (au tournant du XX^e siècle). Les bases de la subsistance, la localisation géographique et le type d'activités économiques des Inuit se sont transformés. Sur le plan social, la subdivision d'une population croissant rapidement et s'étendant géographiquement en groupes après les famines du début du XX^e siècle sont remarquables. À

propos des Inuit Caribous de l'arrière-pays. Irving anticipait les interrogations qui nous occuperont ici lorsqu'il parlait du

record of a people who in a very short time lost the self sufficiency which had aroused admiration [...] banded together in larger groups than were proper to the conditions of the country, clustered around a new, but inadequate base of security, and finally disappeared.

Irving 1968 : 50

Les explications du scénario

Modifications du milieu

Les modifications du milieu sont les variables les plus régulièrement mises à contribution pour expliquer l'histoire des populations de l'Arctique. De ce côté, nous disposons de quelques certitudes, mais beaucoup d'aspects demeurent hypothétiques. Les ressources marines à l'ouest de la baie d'Hudson n'ont apparemment jamais été aussi abondantes que dans la mer de Béring par exemple. Au cours des siècles, des facteurs naturels les ont réduites : l'exhaussement du fond de la baie aurait progressivement restreint l'habitat des grandes baleines ; pendant le « Petit Âge de glace », qui aurait duré du XV^e-XVI^e siècle au XVIII^e-XIX^e siècle suivant les auteurs (Csonka 1991 : 65), l'accès aux mammifères marins aurait été limité, dans la baie d'Hudson et sur la côte arctique, par l'englacement plus important. Selon l'argumentation de Burch (1978 : 22), le sud du district de Keewatin, qui se trouve à la limite — fluctuante — des zones climatiques arctique et subarctique, serait de ce fait exposé à de grandes variations des conditions météorologiques, dont les effets négatifs sur l'abondance et l'accessibilité de la faune terrestre et marine seraient bien supérieurs à ceux d'un froid intense et prolongé. Faute de données démographiques et écologiques précises, nous considérerons comme plausible cette explication de la faiblesse du peuplement thuléen à l'ouest de la baie d'Hudson au XVII^e siècle.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, on suppose que les caribous étaient particulièrement nombreux à l'ouest de la baie d'Hudson, puisqu'une population croissante d'Inuit a pu s'installer à l'intérieur des terres et y subsister en exploitant les troupeaux. Il est bien établi que les modes de subsistance basés essentiellement sur la chasse au *Rangifer tarandus* (renne ou caribou) migrant sur de longues distances sont instables et marqués par de fréquentes disettes et de graves crises épisodiques (Burch 1972). Les spécialistes s'accordent pour affirmer que l'importance des troupeaux de caribous fluctue considérablement (variations de population totale d'une amplitude de un à dix) selon un cycle encore mal connu, dont la longueur varie, selon les auteurs, de 35 à 120 ans (récemment : Amsden 1979 ; Burch 1972 ; Meldgaard 1986 ; voir Csonka 1991 : 66 et s.). La pondération des facteurs supposés contribuer à ce cycle n'est cependant pas entamée, la validation empirique sur la base de documents historiques lacunaires en étant très difficile (voir Parker 1972 : 23). Parmi ces facteurs figurent les variations climatiques du très court au long terme, les feux de forêts intentionnels ou naturels dans leur habitat hivernal, le surpâturage, le dérangement par les activités humaines, etc., enfin une prédation trop intense par le loup et par l'homme, dans ce

dernier cas surtout depuis que les autochtones sont équipés d'armes à feu (voir entre autres P. Trudel 1985 et Clancy 1985 : chap. 9, qui citent les sources appropriées). Depuis, on a dû constater que cette dernière hypothèse est impossible à valider, du moins en ce qui concerne la réduction des troupeaux à l'ouest de la baie d'Hudson au début du XX^e siècle.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le bœuf musqué a constitué une ressource d'appoint d'importance considérable pour les Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson. En effet, ce gibier permettait d'éviter la disette chaque fois que le caribou faisait défaut. Sa disparition dans une grande partie de l'arrière-pays de l'ouest de la baie d'Hudson peut être attribuée à une chasse excessive par les autochtones, Inuit et Amérindiens. La robe en était vendue aux comptoirs, où elle avait acquis de la valeur à partir des années 1820. Le bœuf musqué, sédentaire, est facile à localiser ; menacé, il ne fuit pas. Même si la chasse en est spectaculaire, elle n'est pas aussi dangereuse que beaucoup d'observateurs européens en ont donné l'impression (voir Gessain 1981 : 133-137). Les Inuit ont d'ailleurs toujours préféré s'y attaquer avec des armes traditionnelles, arcs et lances, afin de sauvegarder leurs munitions pour des entreprises plus difficiles. Burch (1977) a bien établi l'histoire des relations entre l'homme et le bœuf musqué dans ces régions.

L'environnement et ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, l'abondance et l'accessibilité des ressources fauniques, se sont donc modifiés au cours de la période considérée, modifications en partie attribuables à des facteurs naturels. L'histoire des Inuit Caribous est partiellement interprétée en invoquant l'action de ces facteurs naturels. Par exemple, selon Burch (1986 : 114), une raréfaction des caribous à proximité du littoral de la baie pendant quelques années aurait pu constituer le motif d'une migration vers l'intérieur des terres ; avant que le caribou ne redevienne abondant, le bœuf musqué aurait pu constituer le gibier principal. Les circonstances historiques — essentiellement la diminution de la présence amérindienne dans la toundra, l'emprunt de techniques nouvelles (iglou, chiens de trait) à des groupes Inuit voisins — contribuent au solde de l'explication. Enfin, l'extermination des bœufs musqués est due à l'imprévoyance des autochtones, sans que l'influence technique ou culturelle des Blancs y soit liée.

Transformations techniques et idéologiques

Le scénario de l'histoire des Inuit Caribous et de leurs ancêtres ne se conforme guère au modèle voulant que les populations aborigènes entretiennent une relation harmonieuse avec leur environnement, adaptant souplesment leurs effectifs démographiques à la capacité de soutien à long terme du milieu⁹, et exploitant les

9. C'est-à-dire selon la « loi de Liebig » rappelée par Séguin (1985 : 65), « voulant qu'une population soit adaptée à la période de productivité minimum de son territoire ». Mais en ce qui concerne les Inuit Caribous, on ne sait guère à quel minimum ils auraient pu se référer. Certainement pas au minimum annuel, puisque le stockage palliait la pénurie saisonnière. Et si le cycle de la population des caribous dure plusieurs générations humaines, on ne peut guère leur reprocher de mal prévoir la raréfaction de ce gibier. En fait, la chasse au caribou est une entreprise caractérisée par l'incertitude, celle de l'interception des troupeaux en migration : à n'importe quelle saison, et quel que soit le nombre total d'animaux, il est possible qu'ils délaissent l'un ou l'autre de leurs chemins habituels.

ressources avec prudence et sagacité, jusqu'à ce que l'intrusion des Européens vienne détruire cet équilibre millénaire. La première ligne d'arguments visant à faire de cet exemple une exception qui confirme la règle a consisté à faire grand cas d'une influence supposée très précoce des Blancs, sur les plans technique et idéologique.

La situation des ancêtres des Inuit Caribous, au moment du contact, n'était caractérisée ni par l'abondance ni même par une adéquation des ressources aux besoins. Par cet aspect déjà, l'exemple échappait au scénario que l'on a souvent tenté d'imposer ailleurs en Amérique du Nord, celui d'économies de subsistance prospères dont la ruine tôt ou tard après le premier contact précipitait la dépendance envers les nouveaux venus. De plus, le développement historique subséquent ne suggère pas que la population eût réglé sa croissance en fonction d'impératifs écologiques. C'est ainsi que, selon une explication souvent répétée depuis que Glover (1969 : l-iii) l'a proposée, l'acquisition d'armes à feu par les Inuit dès 1770 environ aurait été la cause déterminante de la réorientation économique dans le sens d'une dépendance presque exclusive envers le caribou, ce qui aurait permis et causé la colonisation de l'arrière-pays. Selon l'argumentation de l'une des exégètes (Clark 1977 : 26, 144, 147 et s.), l'indigence des Thuléens établis sur la côte occidentale de la baie d'Hudson les aurait prédisposés à une acculturation très précoce : les aspects « primitifs » de leur culture matérielle propre seraient expliqués par l'avidité supposée avec laquelle ils auraient adopté les objets et les techniques introduits par les marchands de fourrure.

En fait, comme Burch (1986 : 112) l'avait déjà remarqué, tout dans le contenu des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson contredit ce genre d'interprétation. D'une part, pendant un siècle au moins, l'attitude des Inuit envers la traite des produits de mammifères marins et des fourrures est demeurée désinvolte. D'autre part, rien ne vient valider l'hypothèse que seule l'utilisation d'armes à feu aurait permis à une population de subsister dans la toundra en hiver, lorsque les caribous y sont rares et difficiles à approcher (Csonka 1991 : 144 et s.). La subsistance au fil des saisons dépend de quelques moments clés au cours du cycle annuel, dont le principal est le succès de l'interception des caribous lors de leur migration vers le sud en automne. De la quantité de viande et de peaux obtenue et stockée à la suite d'un abattage qui dure de quelques jours à quelques semaines, et qui était réalisé par une méthode traditionnelle sans utilisation d'armes à feu (les caribous étaient frappés à la lance à partir du kayak lorsqu'ils traversaient les rivières), dépend en grande partie le sort de la population jusqu'au retour des caribous au printemps suivant. Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, on doit inférer de la vigueur de la croissance démographique et de l'importance de la migration vers l'intérieur des terres que les caribous ne faisaient pas souvent défaut aux humains. Lorsque cela se produisait, il était facile de se rabattre en toute saison sur les bœufs musqués, également sans recourir aux armes à feu.

Il ressort que ni l'acquisition d'armes à feu, ni la recherche de nouveaux terrains de piégeage de renards, ni aucune autre influence décelable des Blancs n'explique la réorientation économique et l'expansion géographique et démographique des Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson au cours du XIX^e siècle. Il apparaît

également que les Inuit « Caribous », à la « période classique »¹⁰ de leur histoire, ne dépendaient pas encore autant du caribou qu'à l'époque où ont été réalisées les observations qui ont justement imposé ce qualificatif, mais qu'en exterminant les bœufs musqués, ils s'acheminaient vers cette dépendance.

Pour clore provisoirement la discussion de l'argument selon lequel l'éventuelle relation harmonieuse avec l'environnement aurait été rompue peu après l'arrivée des Blancs, il faut encore se demander si le contact ne serait pas responsable de modifications des aspects de l'idéologie inuit relatifs à la faune et à son exploitation. Comme le démontre le débat entre Calvin Martin (1978) et certains anthropologues (Krech 1981), il est extrêmement difficile de valider empiriquement toute hypothèse en ce domaine.

Détecte-t-on des principes (rationnels ou « traditionnels », conscients ou inconscients) de conservation de la faune chez les Inuit Caribous, chez les Inuit en général, parmi l'ensemble des chasseurs ? Le sujet est vaste et je ne compte pas m'y étendre ici. À propos des Inuit Caribous, une observation de Leden faite en 1913 est d'autant plus intéressante qu'elle date d'avant les grandes famines : après la description d'un chasseur qui abat considérablement plus de caribous qu'indispensable et ne prélève que la langue, le gras et les os à moëlle, mais manifeste à chaque fois son souci pour le devenir de l'âme de l'animal, il lui fait dire : « Wild animals [...] are sent to us by the world of spirits expressly to be killed. If we do not do everything in our power to kill as many as we can, the spirits are offended. They send us no more game and we must starve » (1990 : 116)¹¹. Selon Ingold, « the rationality of conservation is totally alien to a predatory subsistence economy » (1980 : 71), quoique dans les régions tropicales où la subsistance est en grande partie assurée par la cueillette de végétaux et où le gibier est facile à localiser en toute saison, la chasse est abandonnée sitôt que les besoins du moment sont satisfaits. Quant à la chasse au caribou migrateur par une population qui en dépend presque entièrement pour la nourriture, les vêtements, les matériaux et le logis, par contre, « the opportunist strategy of maximum kill and fractional consumption works well enough, and is indeed essential » (*ibidem*). Cela parce que l'incertitude de l'interception du gibier, ainsi que « the logistics of living off supplies between points of interception, as well as the scarcity of fat and the requirements for skins, favours a maximum kill on encounter, although this may result in considerable wastage in periods of abundance » (*idem* : 72).

10. Ainsi que Burch (1986 : 115) qualifie la période 1880-1915, au cours de laquelle les Inuit, dont la population continue à croître, occupent un territoire plus vaste qu'à aucune autre époque, tout en demeurant très peu influencés par la culture eurocanadienne.

11. Pour Birket-Smith par contre, à propos des mêmes Inuit mais en 1922-23, après les grandes famines, « the poverty of the country has taught the Eskimos to treat food with respect ; it must not be wasted » (1929a : 95). « Among these Eskimos there is a faint attempt at organising the hunt in order to prevent an all too heedless slaughter of caribou, when the animals arrive in great numbers. In that case, "the woman up there" [...] will be angered, and she does not like to see food wasted by its being left to ravens and foxes. Therefore every part of the animal that is not used must be covered with stones so that "the woman" will not catch sight of it » (*idem* : 101). À comparer avec le texte de Rasmussen (1930 : 49-50, 56) qui présente une contradiction, commentée par Burch (1988 : 92-94).

Comme leurs congénères, les Inuit Caribous pratiquaient une « économie des âmes » du gibier, sous la forme de précautions prises afin d'assurer la réincarnation des animaux abattus (Gabus 1944 : 180-181, 206-209). Curieusement, Gabus interprète ainsi les faits mêmes que Birket-Smith (voir note 11) considère comme une limitation au gaspillage : et il note, sans relever le paradoxe, que des carcasses ne sont ni dépecées ni offertes à Pinga (Birket-Smith parle de les soustraire à sa vue). Sans entrer dans le détail, j'ajouterai ici que les témoignages que j'ai obtenus sur le terrain entre 1986 et 1990 sont pareillement contradictoires.

Si donc les autochtones exploitaient leur environnement sans mettre en danger leur base de subsistance, comme Burch (1991b) pense que c'était le cas pour les populations établies depuis longtemps dans une région donnée, des coutumes dont l'éventuelle base rationnelle était oubliée en seraient responsables. Selon l'argument de Keene (1979 : 378-379) et de Paine (1971 : 159-160), l'augmentation du « coût » d'obtention d'une espèce qui se raréfie provoquerait le déplacement des chasseurs ou la reconversion à l'exploitation d'autres espèces. Ainsi s'expliquerait, sans recourir à des modèles cognitifs conscients ou inconscients, que se perpétuent les espèces dont on abandonne temporairement la poursuite avant qu'elles ne soient menacées d'extinction. Étant donné la difficulté à localiser les caribous, qui dans l'ensemble croît lorsque ceux-ci se raréfient, il eût été malaisé pour les humains de les exterminer totalement.

Despite the massive and prodigiously wasteful scale of slaughter, even prior to the introduction of firearms, human predation does not appear to have been anywhere so heavy as to threaten the reproduction of the reindeer population. Had it been otherwise, the species would have long since joined the bestiary of giant herbivores native to the northern "steppe-tundra" zone which became extinct towards the close of the Pleistocene era, possibly under the impact of the "prehistoric overkill" that may have accompanied man's colonization of this zone as specialized big-game hunter.

Ingold 1980 : 70-71

Quant aux bœufs musqués, dont les effectifs se reconstituent beaucoup plus lentement que ceux des caribous, la difficulté d'en obtenir ne variait pas considérablement en fonction de leur rareté : ils étaient en passe de subir le sort des autres herbivores auxquels Ingold fait allusion. Bref, sans du tout souscrire aux jugements moralisateurs manifestes dans passablement de publications, on peut affirmer que les pratiques documentées des Inuit Caribous ne témoignaient pas de la mise en œuvre de principes de conservation du gibier. Quant à leurs comportements et univers cognitif avant la période de contact, on ne sait pas si, et si oui en quoi, ils différaient. De plus, on ne connaît rien des mécanismes de contrôle démographique de la population humaine avant l'époque du contact, non plus que l'on ne dispose de données précises concernant la composition de cette population sur plus de quelques générations. Autant dire qu'à part les rares situations documentées, il est préférable de s'en tenir à un constat d'ignorance plutôt que d'énoncer des analogies mal contrôlées.

Burch, dans ses travaux sur les Inuit Caribous et leurs ancêtres, n'a jamais fait intervenir tel ou tel aspect de l'influence exercée par les Blancs comme facteur principal d'explication de leur histoire avant les années 1910-1920. Il a cependant récemment soutenu (1991b) que la plupart des populations autochtones de l'Arc-

tique américain entretenaient une relation harmonieuse avec leur environnement, dans le sens qu'elles ne mettaient généralement pas en danger leur base de subsistance. Dans le cas des Inuit devenus « Caribous », par contre, le déplacement d'une population vers des contrées inhabitées expliquerait l'exploitation immédiate du gibier, selon ce qu'il appelle l'« hypothèse de la frontière » : lorsque d'abondantes ressources peuvent être obtenues à un coût minime dans une région nouvellement colonisée, le renoncement à des techniques de conservation serait un choix rationnel. Ainsi s'expliquerait que les Inuit se livrèrent à l'extermination des bœufs musqués ; les conséquences s'en sont avérées catastrophiques pour eux lorsque le caribou fit défaut.

L'expansion démographique

Si, selon Burch, l'expansion géographique des Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson vers l'arrière-pays aurait été déterminée par la pression démographique (1986 : 114, 1991b : 21), rien ne vient expliquer la croissance de la population, sinon indirectement peut-être l'« hypothèse de la frontière » qui ne s'applique cependant qu'à l'évolution après la migration. L'argument démographique risque donc de demeurer circulaire, ce qui nous met en garde contre son utilisation :

When evidence indicates that a particular population did not expand for a long time, the situation is explained by the assumption that an ecological "ceiling" had been reached which could not be exceeded without some technological "breakthrough", but the proof that no breakthrough was feasible is provided by the failure of the population to expand. On the other hand, instances where the population does grow are accounted for by the assumption that this is a normal human tendency. At its worst, this becomes the kind of closed theory that can explain everything, has no chance of being falsified (unless we expand our concepts of relevant data and ask more questions), and hence explains nothing and is not subject to scientific testing.

Cowgill 1975 : 513

On conçoit mieux la réorientation économique et géographique et la croissance démographique des Inuit Caribous comme un *processus* plutôt que comme l'effet de causes précises, causes dont l'identification, la pondération et la validation demeurent aujourd'hui imparfaites. Le recours au concept de processus ne nous dit cependant rien sur sa nature, et c'est là qu'il faut voir le défi de la recherche dans ce domaine pour les années à venir. Comment une société de chasseurs peut-elle croître selon des taux de 1% à 2% par an pendant un siècle ou plus ? Quelle est la part de la baisse de la mortalité en général et de la mortalité infantile (y compris éventuellement par infanticide), de l'augmentation de la fertilité, etc. ? Si la croissance est partiellement le résultat d'un relâchement des normes et des pratiques qui la restreignent, comment cela se manifeste-t-il et dans quelles circonstances ? Ou encore : dans quelle mesure le concept de pression démographique comme explication de l'expansion territoriale réfère-t-il à des nécessités culturelles (apparition de tensions sociales) ou écologiques (ressources devenant insuffisantes) ?

Une grande partie de l'explication est donc demeurée implicite, peut-être parce qu'on considèrerait qu'elle allait de soi. Nous l'avons vu, il n'en est rien, et de vastes et nombreuses questions doivent encore être résolues. La densité de la

population des Inuit Caribous, calculée à partir des données de Birket-Smith en 1922-23, est généralement considérée comme la plus faible observée ethnographiquement (voir Burch 1988 : 91; Hassan 1972 : 29). Les chiffres sont très approximatifs, les auteurs ne spécifiant pas toujours à quel territoire (celui des Inuit Caribous dans leur ensemble, qui comporte de vastes zones inutilisées, ou celui de chaque sous-groupe) ils rapportent les effectifs. Cette densité, calculée après que la population eut été décimée par les famines (Burch : 1988 : 91), estimée par Burch (1972 : 350; comparer avec Birket-Smith 1929a : 69) à 0.01 personne par km², n'est pas anormalement faible, puisque Séguin (1985 : 68-69) cite des chiffres inférieurs pour le Subarctique québécois. Sa faiblesse étonne d'autant moins qu'il est établi que la densité est fonction inverse de la dépendance de la population envers le caribou (Burch 1972 : 364-365).

Cela pourrait suffire à expliquer l'expansion territoriale en période de croissance démographique, dans la mesure où l'on ne considère pas l'accroissement comme un corollaire de la dispersion dans l'espace. Il est en effet loisible d'imaginer, et je m'empresse ici de devancer ce type de spéculation qui a connu une grande faveur en d'autres lieux et que l'on sent poindre à propos des Inuit Caribous, que l'expansion géographique et la fragmentation de la population en groupes distincts étaient concrètement entamées par des conflits de toute nature. La résolution de discordes par l'éloignement géographique serait à son tour expliquée par la faiblesse d'organisation et le manque d'autorité centrale caractéristique des sociétés inuit, et la fluidité concomitante des unités résidentielles. Cependant, si Taylor (1974 : 96) considère que ces facteurs sont « d'une nature clairement non écologique », d'autres reconnaissent une valeur adaptative à la fluidité de la composition des camps et des bandes et suggèrent que la fréquence de l'apparition de conflits n'est peut-être pas indépendante de facteurs écologiques¹² : « We are just becoming able to suggest that ecological contexts may affect the way in which human "cussedness" is expressed » (Netting 1977 : 16; voir aussi p. 13-17 et Smith 1978 : 34). Quelle que soit la manière concrète par laquelle elle se produit, la dispersion dans des espaces inhabités aux ressources abondantes permettrait la poursuite du processus de croissance démographique. Selon la formulation de Burch, le vide spatial créé par le retrait partiel des Chipewyan vers les forêts du sud-ouest aurait « facilité » et « contribué à » l'expansion territoriale des Inuit Caribous vers l'arrière-pays, alors que « the geographic expansion was driven by population pressure » (1991b : 21, voir aussi 1986 : 114)¹³. Mais pourquoi ne pas

12. Il n'est pas inutile ici de rappeler que, « particularly in the literature on arctic and subarctic hunter-gatherers, it is usually assumed that camp size may normally be interpreted in ecological terms. Social factors are usually only cited as important when the analyst has failed meaningfully to relate a camp size to ecological exigencies. As a result, such social interpretations are invariably presented as *ad hoc* accounts » (Riches 1982 : 24). Il n'en va guère différemment lorsqu'il s'agit d'interpréter la taille d'unités plus grandes. L'impuissance à pondérer la part du social et de l'écologique manifeste le flou de nos disciplines autant que l'incomplétude des données ou la complexité des faits humains.

13. Selon Birket-Smith par contre, dont l'interprétation historique est opposée, à l'ouest du territoire de ces Inuit, « it is human life that ebbs out and creates one of those voids that are characteristic of thinly populated countries » (1929a : 31).

imaginer qu'un relatif *no man's land* aux ressources abondantes ait attiré la population inuit et soit ainsi à l'origine de la croissance démographique ? En matière d'hypothèses, tout est bon qui stimule l'imagination. En l'occurrence, celle-ci n'a pas été jugée digne d'être retenue ; elle n'est pourtant ni plus ni moins naïve ou difficile à valider que celle qui veut que la pression de la population ait poussé à l'expansion, lorsqu'on n'a pas donné d'explication de la croissance démographique.

La vigueur et la durée de l'accroissement de la population satisfont si mal les théories concernant la régulation des populations de chasseurs-cueilleurs selon un optimum à la fois écologique et culturel (voir Freeman 1984 : 48), qu'elles méritent un surcroît de commentaires. Krupnik (1985, 1988), dont les conclusions ne s'accordent pas avec celles de Burch (1991b), insiste sur le fait que les écosystèmes subarctiques sont éminemment instables, plus encore peut-être dans les zones continentales qu'au bord de la mer. Les populations vivant de la chasse y auraient développé des comportements exploitants et démographiques dynamiques, agressifs même, qui représenteraient une forme d'adaptation à l'incertitude de la subsistance. Données à l'appui, il démontre que les Esquimaux asiatiques exploitaient la faune marine d'une manière opportuniste et sans retenue, dont les effets sur l'environnement étaient sensibles. Il pense que même si les données de son étude sont récentes, elles reflètent les principes de fonctionnement et le comportement des chasseurs à toutes les époques depuis le premier peuplement de la rive asiatique du détroit de Béring. Les générations humaines se succèdent à un rythme rapide et la population s'accroît fortement, entre les inévitables et parfois brutaux intervalles de régression. Le caractère « ondulatoire » de l'histoire démographique et économique serait particulièrement net, au moins dans les zones subarctiques (1985 : 108), au point qu'il parle ailleurs (1988) de « pulsations ». Netting, parmi d'autres, avait déjà suggéré que de tels développements étaient aussi plausibles que la doctrine régnante de l'équilibre homéostatique :

It is very difficult to formulate a measurable physical correlate for concepts of carrying capacity that biologists use only in certain restricted contexts [...] Rather than showing a neat homeostatic relationship to a relatively stable habitat, local hunter-gatherer populations may have undergone considerable oscillation in numbers, alternatively overshooting and falling below the levels of the food supply[...] The systematic interaction of population size with environment, as influenced by resource availability, technology, human biology, and cultural self-regulation [...] has been modelled only in a crude and incomplete way by scientific investigators. We have learned just enough to say that inclusive statements of equilibrium or mere random fluctuation cannot do justice to the complexity of real ecosystems.
Netting 1977 : 20-21

Krupnik semble en effet vérifier le bien-fondé des remises en question de Netting. Bien que récoltée alors que l'influence des Blancs était déjà forte, la base documentaire est solide et les résultats difficiles à invalider pour des périodes « aborigènes » où que ce soit dans l'Arctique, puisque là, les données font généralement défaut. L'auteur remarque encore, comme beaucoup d'autres, que la chasse aux animaux migrateurs prenait la forme d'un abattage considérable, supérieur aux besoins chaque fois que faire se pouvait, à des moments courts et précis du cycle annuel. Le taux de succès de ces massacres déterminait en grande partie

l'intensité de l'exploitation de ressources de remplacement. Ainsi, le « coût » relatif d'obtention des ressources déterminait dans une large mesure la part de chacune des espèces à la subsistance des humains. En supposant qu'au XIX^e siècle, le rendement de la chasse au caribou était généralement élevé, on comprend que se soit instaurée une dépendance envers cette espèce, même si elle paraît peu rationnelle *a posteriori* et en regard de la catastrophique crise de subsistance qu'elle a préparée avec la décimation des bœufs musqués. Il n'est pas besoin d'imaginer, comme l'a fait Keene (1979) entre autres, que l'adoption du fusil aurait élevé la productivité de la chasse au caribou au point que soit abandonnée la poursuite d'autres espèces. D'une part en effet, les seules armes livrées aux Inuit jusque vers la fin du XIX^e siècle étaient des mousquets au tir imprécis qui ne permettaient pas de faire mouche à une distance supérieure à l'arc. D'autre part, la technique de chasse à la lance en kayak était hautement productive, au point que de nombreux observateurs étrangers ont rapporté avoir été témoins, chez les Inuit Caribous et chez les Chipewyan, de carnages « orgiaques » qui outrepassaient les limites d'une exploitation raisonnable (voir Csonka 1991 : 350-355 ; Trudel 1985). Il est toutefois possible d'admettre la remarque suivante d'Ingold sans souscrire aux jugements de valeur véhiculés par ces rapports :

Arctic hunters take as much as they can get before their prey move on, and they stay put until stocks run out. It follows that even if we assume a constant human population, the size of the kill *will* fluctuate in relation to prey abundance. Not only will the amount actually consumed by humans vary markedly between « fat » and « lean » years, but so also will the wastage part of the kill.

Ingold 1980 : 74

Cette remarque d'Ingold dans un livre consacré aux économies basées sur l'exploitation de l'espèce *Rangifer tarandus* s'accorde bien avec les thèses de Krupnik et également avec les témoignages désuets sur les Inuit Caribous que j'ai récoltés sur le terrain et dans les écrits. Si la quantité de caribous abattus est en grande partie fonction de leur accessibilité plutôt que des besoins, le degré d'utilisation des carcasses, comme Binford (1978 : 44-45) l'a montré, dépend du degré de sécurité matérielle : on cherche à maximiser le potentiel nourricier en cas de disette et la productivité de la main-d'œuvre en situation d'abondance. Il est donc peu probable que les estimations des besoins des humains permettent une bonne approximation de l'intensité de l'exploitation du caribou.

Peu importe pour notre propos, puisqu'il n'apparaît pas que la crise des ressources entamée vers 1917 soit due en grande partie à la décimation des troupeaux par l'homme. Connaissant les aléas des économies basées sur la chasse au caribou migrateur, il est cependant possible de considérer l'accroissement rapide de la population qui dépend de ce gibier, et cette dépendance même, comme peu prudents. À long terme, la population humaine obéit à la loi de Liebig (voir note 9), et un regard éloigné sur la préhistoire peut effectivement valider l'interprétation selon laquelle, en l'absence d'innovations techniques, elle demeure par la force des choses adaptée à la capacité de soutien du milieu lors de ses périodes de productivité minimale. À court terme, ni la population humaine ni celle des caribous ne sont stables, aussi loin qu'on puisse le documenter. Quant à savoir exactement comment se sont produites la croissance démographique et l'expansion géographique, on demeure en peine de le dire, de même que de savoir s'il faut les

considérer comme une tendance normale, adaptative¹⁴, ou comme un cas particulier et exceptionnel.

Conclusions

Entre les schémas d'évolution à long terme des archéologues et le présent ethnographique étendu au passé lointain par les ethnologues, d'une part, et de l'autre le détail d'un développement particulier, le décalage s'avère, comme je l'ai fait dire à Krupnik au début de cet article, radical. Il est toujours possible de soutenir que, dans la longue durée, les populations de chasseurs de l'Arctique et du Subarctique demeurent limitées, si ce n'est également par des prescriptions culturelles, du moins par un plafond dont la hauteur dépend des conditions écologiques et du mode d'exploitation. L'attention au détail historique, dans le moyen et le court terme, suggère que l'économie et la démographie de ces populations ont dû dans certains cas être moins stables qu'on ne l'imagine. L'exemple de l'histoire des Inuit Caribous ne permet pas à lui seul de formuler de règles générales, pourtant rien ne doit le faire ranger dans la catégorie des exceptions qui confirment les explications standardisées auparavant : il en limite le champ d'application.

Nous avons battu en brèche l'hypothèse selon laquelle une sorte de sagesse et de prévoyance uniques aux populations autochtones leur aurait permis de maintenir un équilibre démographique et de minimiser les crises de subsistance. L'explication de la tendance à la stabilité ou à la variabilité démographique paraît beaucoup plus complexe que ne la résumant des formules telles que « régulation culturelle » ou « tendance naturelle »¹⁵. Les populations ayant longtemps vécu dans le même environnement auraient pu apprendre par expérience à anticiper les modifications de leur milieu et à s'y préparer (Burch 1991b); si les thèses de Krupnik se confirment, cela même n'est pas toujours vrai. Les Inuit Caribous ne se tenaient pas prudemment en-dessous d'un « plafond écologique »; mais alors qu'ils s'en approchaient, celui-ci s'est effondré sur eux.

Les plus récents travaux, sur la base d'une analyse serrée des archives disponibles, mettent en doute l'importance des contacts avec les Eurocanadiens comme facteur d'explication de l'histoire des Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson avant le début du XX^e siècle. Plusieurs recherches menées ailleurs ont montré que les autochtones du nord canadien ne se sont pas précipités pour piéger des renards afin d'obtenir les objets qu'ils auraient convoités; au contraire, partout les marchands ont eu des difficultés à les amener à traiter et la demande de produits importés est longtemps demeurée faible et inélastique (voir par exemple Morantz 1983; F. Trudel 1991). À propos des Inuit Caribous, il est impossible de prouver que leur orientation continentale n'était possible que grâce à l'usage d'armes à feu ou que leurs comportements envers la faune reflètent une modification de leur idéologie, liée d'une manière ou d'une autre à leurs contacts avec les Blancs.

14. Et c'est ici, mais je m'en garderai, qu'il faudrait entreprendre la critique de la notion d'adaptation comme outil heuristique, considérée comme tautologique et sans valeur heuristique par Gally (1986 : 85) et par Ingold (1980 : 6-7).

15. Voir Saladin d'Anglure (1984b, partic. p. 170-171) à propos du contraste entre les représentations de leur démographie par les Inuit et la pensée de Malthus sur les indigènes d'Amérique du Nord.

En chemin, nous avons renvoyé dos à dos d'autres interprétations contradictoires. Le respect pour l'environnement que beaucoup considèrent comme caractéristique des autochtones d'Amérique du Nord ne s'exprime pas comme nous nous y attendrions. Ainsi leurs idéologies et leurs pratiques sont-elles interprétées soit comme preuve de l'existence et de la mise en œuvre de tels principes, soit comme celle d'une contradiction entre les unes et les autres, soit encore comme étrangères à tous principes de conservation. Lorsque les Inuit Caribous se sont répandus vers l'ouest à partir du début du XIX^e siècle, était-ce principalement sous la pression de la croissance démographique, et si oui, sont-ce l'apparition de conflits ou celle de pénuries dans les régions surpeuplées qui ont concrètement déterminé l'expansion ? Ou est-ce le vide créé à l'ouest de leur territoire qui les a happés dans cette direction ? Il est — bien sûr — impossible de trancher et si l'on objecte que d'envisager la chose comme un *processus* met un terme au stérile surplus de questions, il faut bien rétorquer que ces questions sont la suite logique du surplus de réponses qui ont été offertes dans les publications, sous forme d'hypothèses, de modèles et de règles (souvent implicites) que l'on a négligé de valider dans ce contexte précis.

Il serait plus sage d'admettre que le passé demeurera en partie inconnu, puisqu'on n'en connaît que vaguement les tenants et les aboutissants, et très mal les processus qui les relient. Il est vrai que la mise en application de règles permettrait de combler les lacunes de la documentation. C'est la pratique la plus courante des anthropologues et des ethnohistoriens que d'en invoquer, mais souvent implicitement, sous une forme *ad hoc*, sans bien préciser le champ de leur validité (locale, universelle) et sans vérifier empiriquement la pertinence de leur emploi dans tel ou tel cas particulier.

Les transformations des Inuit de l'ouest de la baie d'Hudson sont-elles exceptionnelles ? Oui, dans la mesure où aucune autre population inuit historique n'a tourné le dos à la mer de manière si radicale, manifestant son dédain pour les mammifères marins et ne cherchant pas à en obtenir des produits par troc. Non, puisque les grandes migrations et expansions sporadiques sont caractéristiques des populations inuit, de même que l'éclectisme en matière de mode de subsistance. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, on constate dans l'Arctique une alternance entre l'exploitation des ressources du littoral et du continent. Au cours de la période historique et préhistorique récente, ce type de réorientations économiques est documenté de l'Alaska au Groenland. L'histoire des Inuit Caribous fournit un exemple concret du type de développements qui ont pu se produire ailleurs et en d'autres temps. C'est pourquoi la résolution des questions en suspens ou la réduction des interprétations lorsque leur validation s'avère impossible peuvent importer.

Références

AMSDEN C.W.

- 1979 « Hard times : a case study from northern Alaska and implications for arctic prehistory » : 395-410, in A.P. McCartney (dir.), *Thule Eskimo Culture : An Anthropological Retrospective*. Ottawa : Musée national de l'Homme.

ANC (Archives nationales du Canada)

- 1926 RG 85, vol. 1044 file 540-3 part 1, Eskimo Point, rapport de police du 31 août.

BINFORD L.R.

- 1978 *Nunamiut Ethnoarchaeology*. New York, San Francisco, Londres : Academic Press.

BIRKET-SMITH K.

- 1929a *The Caribou Eskimos. Material and Social Life and Their Cultural Position. I. Descriptive Part*. Report of the Fifth Thule Expedition, 5 (1). Copenhague : Gyldendalske Boghandel.
- 1929b *The Caribou Eskimos. II. Analytical Part*. Report of the Fifth Thule Expedition, 5 (2). Copenhague : Gyldendalske Boghandel.

BLACK-ROGERS M.

- 1987 « "Starving" and survival in the subarctic fur trade : a case for contextual semantics » : 618-649, in B.G. Trigger, T. Morantz et L. Dechêne (dir.), *Le castor fait tout*. Montréal : Société historique du lac Saint-Louis.

BURCH E.S., Jr.

- 1972 « The caribou/wild reindeer as a human resource », *American Antiquity*, 37, 3 : 339-368.
- 1977 « Muskox and man in the Central Canadian Subarctic 1689-1974 », *Arctic*, 30, 3 : 135-154.
- 1978 « Caribou Eskimo origins : an old problem reconsidered », *Arctic Anthropology*, 15, 1 : 1-35.
- 1986 « The Caribou Inuit » : 106-133, in R.B. Morrisson et C.R. Wilson (dir.), *Native Peoples : The Canadian Experience*. Toronto : McClelland and Stewart.
- 1988 « Knud Rasmussen and the "original" Inland Eskimos of Southern Keewatin », *Études Inuit Studies*, 12, 1-2 : 81-100.
- 1991a « Herd following reconsidered », *Current Anthropology*, 32, 4 : 439-445.
- 1991b « Rationality and resource use among hunter. » Communication présentée à la Conférence internationale sur la religion et l'écologie en Eurasie septentrionale et en Amérique du Nord, Université d'Hokkaido.

CLANCY J.P.

- 1985 *Caribou, Fur and the Resource Frontier. A Political Economy of the Northwest Territories to 1967*. Thèse de doctorat, Université Queen's, Kingston.

CLARK B.L.

- 1977 *The Development of Caribou Eskimo Culture*. Ottawa : Musée national de l'Homme.

COWGILL G.L.

- 1975 « On causes and consequences of ancient and modern population changes », *American Anthropologist*, 77, 3 : 505-525.

CSONKA Y.

1986 « Systèmes-experts et régularisation des raisonnements en sciences humaines : un exemple, l'origine des Inuit », *Bulletin de la Société suisse des américanistes*, 50 : 53-56.

1991 *Les Ahirmiut (1920-1950) dans la perspective de l'histoire des Inuit Caribous*. Thèse de doctorat en anthropologie, Université Laval, Québec.

FREEMAN M.

1984 « Arctic ecosystems », 36-48, in D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians*. Vol. 5, *Arctic*. Washington : Smithsonian Institution.

GABUS J.

1944 *Vie et coutumes des Esquimaux Caribous*. Lausanne : Payot.

GALLAY A.

1986 *L'archéologie demain*. Paris : Belfond.

GESSAIN R.

1981 *Ovibos. La grande aventure des hommes et des bœufs musqués*. Paris : Laffont.

GLOVER R.

1969 « Introduction » : xiii-lxxii, in G. Williams (dir.), *Andrew Graham's Observations on Hudson's Bay, 1767-91*. Londres : The Hudson's Bay Record Society.

HASSAN F.A.

1972 « Determination of the size, density, and growth rate of hunting-gathering populations » : 27-52, in S. Polgar (dir.), *Population, Ecology, and Social Evolution*. La Haye et Paris : Mouton.

HEARNE S.

1958 *A Journey to the Northern Ocean*. Toronto : McMillan (1^{re} éd. 1795).

INGOLD T.

1980 *Hunters, Pastoralists and Ranchers. Reindeer Economies and Their Transformations*. Cambridge : Cambridge University Press.

IRVING W.N.

1968 « Prehistory of Hudson Bay. The Barren Grounds » : 26-54, in C.S. Beals (dir.), *Science, History and Hudson Bay*, vol. 1. Ottawa : Department of Energy, Mines and Resources.

KEENE A.S.

1979 « Economic optimization models and the study of hunter-gatherer subsistence settlement systems » : 369-404, in C. Renfrew et K.L. Cooke (dir.), *Transformations. Mathematical Approaches to Culture Change*. New York : Academic Press.

KRECH S. III (dir.)

1981 *Indians, Animals, and the Fur Trade : A Critique of Keepers of the Game*. Athens : University of Georgia Press.

KRUPNIK I.I.

1985 « Le chasseur traditionnel dans les écosystèmes du Subarctique (l'exemple des Esquimaux asiatiques) », *Inter-Nord*, 17 : 105-110.

1988 « Asiatic Eskimos and marine resources : a case of ecological pulsations or equilibrium ? » *Arctic Anthropology*, 25, 1 : 94-106.

- LEDEN C.
1990 *Across the Keewatin Icefields*. Winnipeg : Watson & Dwyer.
- MCGHEE R.
1972 *Copper Eskimo Prehistory*. Ottawa : Musée national de l'Homme.
1974 « A current interpretation of central canadian Arctic prehistory », *Inter-Nord*, 13-14 : 171-180.
- MARTIN C.
1978 *Keepers of the Game : Indian-Animal Relationships and the Fur Trade*. Berkeley, Los Angeles, Londres : University of California Press.
- MELDGAARD M.
1986 *The Greenland Caribou. Zoogeography, Taxonomy and Population Dynamics*. Copenhague : Meddelelser om Groenland, Bioscience 20.
- MORANTZ T.
1983 « "Not annual visitors" : the drawing in to trade of northern Algonquian caribou hunters », 57-73 in W. Cowan (dir.), *Actes du quatorzième congrès des algonquinistes*. Ottawa : Carleton University.
- NETTING R. McC.
1977 *Cultural Ecology*. Menlo Park : Cummings.
- PAINE R.
1971 « Animals as capital : comparisons among northern nomadic herders and hunters », *Anthropological Quarterly*, 44, 3 : 157-172.
- PARKER G.R.
1972 *Biology of the Kaminuriak Population of Barren Ground Caribou*, part I. Ottawa : Information Canada.
- PLUMET P.
1983 « L'origine des Esquimaux », *La Recherche*, 146 : 898-909.
- RASMUSSEN K.
1930 *Observations on the Intellectual Culture of the Caribou Eskimos*. Report of the Fifth Thule Expedition, 7 (2). Copenhague : Gyldendalske Boghandel.
- RICHS D.
1982 *Northern Nomadic Hunter-gatherers : A Humanistic Approach*. Londres : Academic Press.
- SAHLINS M.
1976 *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*. Paris : Gallimard.
- SALADIN D'ANGLURE B.
1984a « Inuit of Quebec » : 476-507, in D. Damas (dir.), *Handbook of North American Indians*. Vol. 5, *Arctic*. Washington : Smithsonian Institution.
1984b « L'idéologie de Malthus et la démographie mythique des Inuit d'Igloodik » : 167-173, in *Malthus hier et aujourd'hui*. Paris : CNRS.
- SÉGUIN J.
1985 « Réflexions sur les sociétés prédatrices. L'éloge de l'harmonie ou l'archéologie du rire », *Recherches amérindiennes au Québec*, 15, 3 : 58-76.

SMITH J.G.E.

1978 « Economic uncertainty in an "original affluent society" : caribou and Caribou-Eater adaptive strategies », *Arctic Anthropology*, 15 : 68-88.

TAYLOR J.G.

1974 *Labrador Eskimo Settlements of the Early Contact Period*. Ottawa : Musée national de l'Homme.

TRUDEL F.

1991 « "Mais ils ont si peu de besoins" : les Inuit de l'Ungava et la traite à Fort-Chimo (1830-1843) », *Anthropologie et Sociétés*, 15, 1 : 89-124.

TRUDEL P.

1985 « Feux de forêt et chasse abusive : le rôle imputé aux autochtones dans le déclin du caribou au Nouveau-Québec vers 1880-1920 », *Recherches amérindiennes au Québec*, 15, 3 : 21-37.

YERBURY J.C.

1976 « The post-contact Chipewyan : trade rivalries and changing territorial boundaries », *Ethnohistory*, 23, 3 : 237-263.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Expansion et famines chez les Inuit « Caribous » Le scénario et ses interprétations

Bien documentée, l'histoire économique, sociale et démographique des Inuit « Caribous » au cours des trois derniers siècles est marquée par de grandes transformations. Elle ne se conforme pas à l'opinion selon laquelle les populations autochtones d'Amérique du Nord entretenaient une relation harmonieuse avec leur environnement, soucieuses de régler leur croissance et d'exploiter leurs ressources avec modération et prévoyance. L'exemple est-il typique ou exceptionnel ? Une tentative de réponse comporte la discussion de problèmes connexes, tels que les changements attribuables au contact avec les Blancs, la nature des explications démographiques et le comportement exploitant des Inuit.

Expansion and Starvation among the Caribou Inuit The Scenario and Its Interpretations

Well documented, the economic, social and demographic history of the « Caribou » Inuit during the last three centuries exhibits great transformations. It doesn't verify the common opinion according to which aboriginal North American populations interacted harmoniously with their environment, regulating their growth and exploiting resources with moderation. Is the example given here typical or exceptional ? An attempt is made to answer, which entails the discussion of connected problems, such as the changes attributable to contacts with Whites, the nature of demographic explanations, and the exploitative behaviors of the Caribou Inuit.

*Yvon Csonka
54, faubourg de l'Hôpital
CH-2000 Neuchâtel
Suisse*